

ADN

C'est de nos esprits, pas de nos gènes, qu'est issu notre refus de la loi de la nature. Cela a été de notre choix, non par un élan instinctif qui nous a amenés à remplacer la sélection naturelle par la moralité. Commandant Cousteau.

La création d'un arbre généalogique est une activité populaire dans de nombreuses familles françaises, grâce à la facilité d'accès, par le biais des archives municipales, départementales et des fonds des mormons, à des informations sur les ancêtres. Ces derniers visent à baptiser les défunts de leur famille qui n'étaient pas mormons au moment de leur décès, mais qui pourraient l'être dans un avenir lointain s'ils étaient baptisés. Cela permettrait d'étendre la famille dans l'au-delà.

Cela comporte des dangers, car, bien qu'on puisse trouver des ancêtres respectables sur certaines branches, d'autres peuvent cacher des meurtriers, des voleurs, des proxénètes, des prostituées, des Yankees, des Turcs, des nazis ou des Khmers ayant commis un génocide, des généraux et des amiraux déments, des monstres comme Napoléon, Hitler, Staline, Mao ou Jorge Rafael Videra, ou encore des dictateurs comme Pinochet.

Albert sait qu'on a été, du côté paternel, agriculteur ou douanier dans les montagnes de l'Oisans, puis fonctionnaire et médecin en région lyonnaise. Sa grand-mère maternelle était suisse, arrivée de France à la suite de l'afflux massif d'immigrants après la révocation de l'Édit de Nantes. Au XIXe siècle, on a établi à Lyon la brasserie *Guillaume Tell* et introduit le protestantisme dans la famille. Parmi les ancêtres maternels, on compte des agriculteurs en Ardèche, des enseignants dans la Somme, des travailleurs et travailleuses du textile dans le Rhône, des représentants en vins et spiritueux, ainsi que des artisans et petits commerçants.

Soit on est un catholique tiède, soit on est carrément trotskiste, anarchiste syndicaliste ou quaker pacifiste. Un grand-oncle, quaker et ébéniste, marié à une professeure d'université juive, se sont installés en 1938 au Mexique à Pachuca dans l'Hidalgo pour y créer une usine de traitement du bois. Un des lointains cousins mexicains d'Albert est devenu ingénieur et a fabriqué des cocktails Molotov lors des événements de mai 1968, à Paris, ainsi que la première machine à calculer d'Amérique centrale sans aucun composant yankee. Son aîné, grand sportif, qui était marié à une Indienne, participera aux Jeux olympiques de Mexico.

Grâce à cet ADN, Albert, qui est plus stupide que l'âne de Buridan, a toujours été incapable de décider s'il devait se nourrir du foin de la bourgeoisie lyonnaise ou s'il devait boire l'eau saumâtre des Canuts. Il sera syndicaliste CGC parce qu'il croit qu'un cadre moyen ou un agent de maîtrise doit adhérer à un syndicat de cadres. Il occupera le poste de secrétaire du comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail (CHSCT), en hommage et en mémoire de sa mère décédée prématurément, épuisée par le travail. Lors d'un séjour de formation syndicale CGC, dans un manoir de la région parisienne, il découvrira que la presse mise à la disposition des stagiaires sur les tables du petit déjeuner se limite à *Valeurs actuelles*, *National Hebdo*, *Minute* et *Le Figaro*. À la fin de son mandat, il mettra fin à son affiliation à la CGC. Plus tard, lorsque des directeurs fascistes lui imposeront une discipline stricte et aveugle ou qu'il devra l'imposer à ses agents, il adhèrera à la CGT-Finances. Aux élections locales et nationales, il votera toujours à gauche au premier tour. S'il se trouve que le parti néonazi et issu de l'OAS menace de gagner les élections et que la gauche est absente, il glissera un bulletin de droite dans l'urne en se bouchant le nez dans l'isoloir.

Albert a toujours aimé la vie en collectivité, car il avait beaucoup de camarades avec lesquels jouer et étudier. Ainsi, il pouvait éviter l'autorité de ses parents et de ses frères biologiques. Il aimait les grandes randonnées, les jeux de ballon, la

construction de cabanes, les veillées et les fêtes costumées au cours desquelles on mangeait des crêpes ou des bugnes. Toutefois, il devait partager ses repas en famille. Comme il adorait raconter l'histoire de *Simbad le marin*, son temps de parole était limité par son père, qui, en outre, avait une fourchette disposée sur une boîte d'allumettes, qu'il pouvait utiliser sans préavis pour taper sur les coudes posés sur la table en signe d'avachissement ou de fatigue.

Albert était terrorisé par sa mère qui, comme sa tante, adorait pousser des hurlements qui faisaient trembler toute la maison. Il se réfugiait en haut d'un épicéa du parc en attendant la fin de l'orage. Il ne comprendra que, beaucoup plus tard, que ces cris étaient l'expression de l'épuisement total de sa mère au travail. Après son décès, il s'en voudra de ne pas avoir pu la serrer dans ses bras lorsqu'elle traversait des moments difficiles et d'avoir inventé, comme Hervé Bazin *Folcoche*, des adjectifs tels que « vaginocrate » ou « utérocrate ». Ses trois sœurs et une cousine du Beaujolais, une vieille dame du quartier, sa nourrice darbyste et Akéla, sa cheffe chez les louveteaux, lui apporteront douceur et tendresse féminine. À l'adolescence, une grande amie parisienne, qui deviendra plus tard une artiste renommée, lui inspirera un profond respect pour son talent incontestable.

Albert se souvient de son père comme d'un esclavagiste qui faisait travailler son épouse jusqu'à l'abatement et ses enfants, sans jamais leur donner la moindre rétribution financière. Il n'était pas issu pour autant du milieu agricole où l'on faisait beaucoup d'enfants : les plus robustes et ceux qui ne mourraient pas en bas âge servaient de main-d'œuvre pour l'élevage et les cultures. Les bouchers de la Première Guerre mondiale ne se tromperont pas de *casting* quand ils mettront en première ligne de solides gaillards originaires des colonies ou de la ruralité française.

Pour sa défense, son père n'avait pas fait un *business plan*, comme l'on dit aujourd'hui. Il avait dû se limiter, comme la plupart des commerçants de cette

époque, au chiffre d'affaires de son vendeur. Il comptait aussi probablement trop sur les pensionnaires d'un collège protestant, alors que son établissement était situé à 1,5 kilomètre dudit collège. Ses collégiens devaient s'y rendre à pied par tous les temps. Pour les vacances d'hiver, il avait parié sur la neige, alors que sa clientèle était habituée à fréquenter les grandes stations de ski alpines. Ici, la neige, il y en a trop ou pas assez. La station la plus proche est à 35 kilomètres. Lieu charmant et idyllique, mais qui ne pourra jamais rivaliser avec ses concurrentes des Alpes ou des Pyrénées.

Les seuls salaires qu'Albert et ses frères et sœurs recevront, ce sera la possibilité de poursuivre des études universitaires grâce à une bourse. Albert n'a jamais demandé de l'argent à ses parents pour payer un loyer, des droits d'inscription ou un repas au restaurant universitaire.

Il se souvient du gâteau quatre-quarts et du saucisson que sa mère glissait dans son sac à la fin du week-end. Pour calmer sa faim, il vendait des livres à des bouquinistes ou donnait des cours particuliers de mathématiques. Il a même travaillé dans des marchés le dimanche. Il n'a jamais été un gigolo, allant racoler dans les cafés de la place Victor Hugo, comme l'ont fait certains de ses camarades étudiants qui crevaient littéralement de faim ou de froid. À l'époque, les cours et les TD n'avaient pas lieu en soirée, ce qui rendait très difficile de concilier un travail à temps partiel en journée et des études le soir.

Albert appréciait la profonde connaissance historique de son père. Il se rappelle avec émotion les rares occasions où, après une dure journée de travail pour entretenir l'imposante bâtisse, il l'écoutait presque avec ferveur.

Ses parents ne possédaient pas de télévision. En fin de journée, Albert se joignait à un feu de camp, à une séance de contes racontés par sa mère ou à un récit

historique animé par son père. Le plus souvent, toute la maisonnée se couchait pour un temps de lecture avec extinction obligatoire des feux vers 21 h 30.

Sa situation était paradisiaque en comparaison avec celle d'enfants africains élevés par une mère célibataire, dont la pension alimentaire est rare ou inexistante, au douzième étage d'une barre d'immeubles. Les entrées, aux boîtes aux lettres saccagées, aux cages d'escalier taguées, sont gardées par des dealers. Le seul feu de camp est celui des voitures incendiées lors de la Saint-Sylvestre ou lors des émeutes, où toute la ville est réduite en cendres, bibliothèques et écoles comprises.

Les parents d'Albert ont pu s'offrir de rares vacances quand la rentrée scolaire a été fixée au 15 septembre. Le lobby agricole s'était battu pour que les enfants aident à la récolte des pommes de terre à cette date spécifique. Cependant, lorsque l'influence des agriculteurs auprès des décideurs a diminué, le calendrier scolaire estival a été raccourci et des zones de congés scolaires ont été créées pour favoriser l'industrie du tourisme.

Albert se remémore avoir fait du camping sauvage, sur un terrain prêté à ses parents, sur la côte d'Azur. Le campement était proche d'un puits dans lequel l'on puisait de l'eau pour la douche et la vaisselle. Un saut contenant le lait, le beurre, le vin, les œufs et le fromage était maintenu au fond du puits. La viande et le poisson étaient consommés le jour de leur achat au marché. Les aînés avaient creusés les feuillettes et dressé une palissade en feuilles de palme. Son père — à la grande fierté d'Albert pour lui une fois dans sa vie — avait mis à contribution ses immenses connaissances en froissartage scout pour bâtir une table, des tabourets, un plan de cuisine, un vaisselier et un trépied pour les « vaches » à eau. Celles-ci étaient remplies en eau potable dans une petite auberge. La maman d'Albert qui goûtait pleinement de cet endroit ne criait pas. Au contraire, elle mettait tout son savoir-faire de cheftaine de louveteaux pour cuisiner des mets savoureux en plein air.

Avec le recul, Albert se demande si ses parents n'auraient pas dû limiter leurs activités scoutes à leurs seuls loisirs plutôt que de se lancer dans la direction et la gestion d'un établissement qui ne recevait aucune aide et aucune subvention. De nombreux témoignages d'anciens montrent qu'ils ont été très heureux de leurs séjours dans ladite maison d'enfants. Mais à quel prix pour la santé et l'équilibre psychique des parents d'Albert !

Le dernier jour du séjour, Albert se souvient que l'on avait mangé, dans cet endroit bucolique, une bouillabaisse. Un accordéoniste interprétait une chanson aux paroles étranges. Albert, qui n'avait jamais vu la poitrine d'une femme, ne comprenait pas pourquoi les petits seins de la jolie mère pouvaient « être à la coque à l'amour ». Il ne voyait pas le rapport entre des seins et des œufs à la coque !

Les deux autres et uniques vacances qu'Albert passera avec ses parents et sa fratrie se dérouleront dans deux maisons de villégiature, l'une en Bretagne et l'autre en Vendée. C'était moins rigolo que le camping en pleine nature, au bord de la méditerranée. Pour se baigner, il fallait suivre les horaires des marées, ce qui, pour un gamin impatient, est insupportable.

Le camping, aujourd'hui désigné sous le terme « tourisme de plein air », n'existait pas encore avec ses mobiles homes, ses jeux, ses installations nautiques, ses apéros et son dancing. Tout le monde campait sous la tente. Les camping-cars étaient des fourgons Volkswagen aménagés par des artistes ou des hippies. Les instituteurs, disposant de longues vacances, sillonnaient l'Europe en caravanes et/ou s'installaient au bord de la mer. Albert se remémore un professeur de collège qui, en cours de géographie, projetait des diapositives : « Derrière mon épouse, vous voyez le Mont-Blanc ! » « Ma fille, Josette, qui vient d'avoir son bac avec mention

bien, est au bord du cratère du Vésuve ! » « Mon cocker, à marée basse, au Mont Saint-Michel ! »

Les gîtes ruraux, créés à l'origine par le ministère de l'Agriculture pour mettre du beurre dans les épinards des épouses d'agriculteurs, portaient bien leur nom par la rusticité et le chaleureux accueil des paysans à la table d'hôtes. Les *airbnb* n'existaient que sous la forme de *Bed and breakfast* en Angleterre.

Quand il allait rendre visite à sa grand-mère maternelle dans le Beaujolais, Albert était souvent mis à contribution dans son commerce. Il aidait à la livraison de marchandises, à l'installation des étalages sur le trottoir et au travail de manutention dans les réserves. La visite au cimetière était indispensable pour porter des fleurs et entretenir les tombes des ancêtres. Il aimait aussi aller nager dans la Saône avec ses cousins et déguster de la friture de poisson ou des cuisses de grenouilles dans les tavernes du port fluvial, entouré par les péniches, les barques de pêcheurs et les yoles d'aviron.

Il aura l'opportunité de véritables vacances en compagnie d'enfants de son âge lors de camps de vacances pour louveteaux. Pendant son adolescence, des camps de jeunes organisés par l'église dans les montagnes corses lui offriront des souvenirs impérissables. Il fallait également travailler pour baliser le GR20, entretenir les sentiers ou rénover une maison forestière qui servirait de refuge pour les randonneurs.

Sans mission précise d'évangélisation, on montait tout de même sur la place du village des saynètes théâtrales illustrant des principes moraux. Les garçons étaient séparés des filles pour l'hébergement et la douche. L'usage d'alcool et de drogues par les jeunes, qui n'était pas encore répandu hors de certains cercles libéraux germanopratsins, était formellement interdit. Les relations trop étroites entre

adolescents et adolescentes étaient surveillées avec beaucoup d'attention par les adultes qui encadraient le camp. Le conseil presbytéral et le pasteur avaient en effet confié cette tâche à des personnes de confiance.

Il se rappelle avoir pris part à la réhabilitation d'une maison forestière, située au col de Bavella, sous la direction d'une organisation corse. L'idée était d'en faire un refuge pour les randonneurs du GR20. Après que tout a été accompli, le bâtiment a été anéanti par une détonation.

Plus tard, lorsqu'Albert entreprendra la traversée de la Corse du Nord au Sud par le GR20, il réalisera que les refuges ne proposeront aucune nourriture à la vente. Il sera parfois nécessaire de descendre dans des bergeries ou de connaître les horaires de passage d'une camionnette-épicerie mobile. Cela représentera un dénivelé supplémentaire de 2 000 mètres (1 000 mètres négatifs et 1 000 mètres positifs), tous les trois jours, pour le ravitaillement. Le GR20, seigneur des sentiers de randonnée, porte bien son nom !

Au fond d'un coin perdu des montagnes corses, le département et la région avaient construit un refuge. Celui-ci était gardé par une gardienne apeurée qui disait que le refuge était plein, alors qu'il était totalement inoccupé. Le seul dortoir accessible, dans le secteur, était un garage à chasse-neige dans lequel le propriétaire avait installé des lits superposés. On se partageait un unique lavabo et un seul WC pour quinze. Pour le diner et le petit déjeuner et l'épicerie, on dépendait dudit propriétaire.

Après quinze jours de travail sur le GR20, Albert et ses coreligionnaires avaient le droit à une semaine de congé à la plage. Avant leur retour sur le continent, un décor aride, ne proposant comme seul abri que des buissons maigres, avec un bloc sanitaire et un rond de feu pour cuisiner, appartenant à un coreligionnaire corse,

était mis à la disposition, gratuitement, des jeunes *pinzuti*. Tous se baignaient quotidiennement. Les jeunes filles devaient s'habiller avec une tenue convenable et les jeunes gens devaient porter un maillot qui ne mettait pas trop l'accent sur leur masculinité. Le règlement intérieur, que chaque jeune et chaque parent devaient signer avant le début du séjour, interdisait le bronzage à moitié dévêtue ou le naturisme.

Le village le plus proche se situait à plus de trois kilomètres. Aucun des jeunes du camp n'envisagera d'aller danser dans une boîte de nuit le soir, non à cause de la longue marche à pied, mais parce que, dans ce milieu conservateur, personne n'aurait osé fréquenter un tel endroit. Les occasions rares où l'on dansait se déroulaient dans une atmosphère détendue, sous la supervision d'un adulte.

- Tu me dis, Sancho, que tu ne comprends pas pourquoi les chrétiens semblent si prudes en ce qui concerne le sexe ? demanda Don Quichotte.
- Mon maître bien-aimé, on redoute le « polichinelle dans le placard ».
- Sois précis, mon cher serviteur !
- Dans ce milieu et à cette époque, la contraception, le planning familial et l'IVG n'étaient pas connus des jeunes filles.
- Certains intégristes condamnent encore aujourd'hui la contraception et l'IVG.
- Les prêtres sont contraints au célibat et à l'abstinence. Les moniales doivent respecter la chasteté. Les protestants doivent attendre le mariage pour avoir des relations sexuelles.
- En effet, et alors ? Je crois qu'il en est de même des fiancés catholiques.
- Dans *La Religieuse*, de Diderot, la supérieure du monastère Saint-Eutrope, éprise de Suzanne, une jeune moniale, lui prodigue des gestes tendres et tente de la séduire.
- Tu déformes tout, Sancho. Tu vas bientôt m'offrir sur un plateau d'argent la tarte à la crème des prêtres pédophiles !

- Ça existe, Don Quichotte, ça existe. Tout comme l'excision chez les gamines africaines !
- Tu délirés, Sancho, je ne vois pas le rapport.
- Les gamines africaines subissent une mutilation sexuelle semblable à celle des garçons dans le judaïsme et l'islam.
- Tu écoutes trop *Radio Courtoisie*, mon vieux.
- C'est une thèse souvent défendue par Henry de Lesquen, mon bon maître.
- Laisse donc ce monsieur à ses idées, Sancho.
- C'est pourtant un très brillant polytechnicien. Il est administrateur civil !
- L'intelligence n'a jamais fait sauter à la dynamite les croyances et les dogmes. Ça se saurait !
- Des millions d'Allemands ont lu et suivi ce qui était écrit dans *Mein Kampf*.
- Tous n'étaient pas de gros buveurs de bière bavarois en Lederhose, ou culotte de « peau de bête ».
- On comptait parmi les hauts dignitaires du nazisme des médecins, des intellectuels et même un philosophe.

Boycott

Le boycott est une arme politique. Pierre Tourev (site la Toupie)

Après avoir organisé plusieurs séjours en famille sur l'Île de Beauté et avoir participé à tous les concerts de musique religieuse polyphonique à l'église Saint-Roch à Ajaccio, Albert, plus crétin que jamais, boycottera l'île lorsqu'un serviteur zélé de l'État, le préfet Érignac, de religion protestante, sera sauvagement assassiné par des terroristes nationalistes. Vous remarquerez que cet embargo aura autant d'impact sur le fonctionnement de la planète que le boycott des consommateurs français des mandarines et des dattes provenant de Jaffa, en Israël. Tout le monde s'en fiche !

Quand ses parents arrêteront leur activité professionnelle pendant l'année scolaire, sujet qui sera évoqué dans le chapitre *Déracinement*, Albert et ses frères et sœurs auront l'obligation formelle de travailler pour eux pendant toutes les vacances scolaires, sauf pendant les périodes de service militaire pour les garçons ou de stages professionnels pour les filles. Cette obligation cessera quand on aura obtenu un métier à plein temps ou convolé en justes noces.

Albert, qui n'est pas totalement dépourvu d'intelligence, sera prompt à saisir l'occasion lorsqu'un enseignant du lycée en histoire-géographie évoquera les bourses de voyage Zellidja. Ces bourses avaient été créées par une donation de Jean Walter qui avait bâti sa fortune sur l'exploitation des mines de plomb Zellidja au Maroc.

L'idée étant que les jeunes gens (pas les filles) devaient partir seuls, à la découverte du monde, avec une somme modique et un passeport Zellidja sur lequel était mentionné en substance à peu près ceci : *Le lycéen X voyage seul dans le monde avec une somme modique. Cette expérience doit le préparer à sa vie d'homme.*

Ceux qui avaient été sélectionnés pour leur projet de voyage devaient, à leur retour, fournir un rapport d'études ainsi qu'un journal de bord et de comptes. Albert a été choisi pour deux voyages et aura l'insigne honneur d'être nommé « lauréat Zellidja », titre qui semble être très apprécié dans le domaine du journalisme. Cette distinction honorifique était décernée par un académicien ou un inspecteur général de l'instruction publique lors d'une cérémonie officielle. J'ai retrouvé, dans les archives d'Albert, une photo où on le voit avec les autres lauréats à la remise des prix par l'académicien Jean Mistler, spécialiste de romantisme allemand. À l'époque d'Albert, l'instruction publique créée par Jules Ferry n'avait pas comme prétention d'éduquer la jeunesse, mais simplement de l'instruire.

Pour échapper au moins à un mois de travail obligatoire pendant l'été chez ses parents, Albert tentera de se rendre dans un *kibboutz* en Israël, car il était captivé par cette forme primitive de socialisme. Sa grande amie d'enfance et sa jeune sœur y avaient séjourné l'année précédente pour leur plus grand bonheur.

Au cours des réunions de l'école du dimanche, on lui avait fait planter un arbre symbolique dans le jardin du temple et participer à des collectes de fonds pour contribuer à la construction de cet État. Il ignorait l'existence de la *nakba* et la situation dramatique de la diaspora palestinienne.

Il avait obtenu un visa du consulat israélien et devait se rendre dans un *kibboutz*. À la dernière minute, un changement dans l'affectation du personnel du mois d'août et une tactique subtile de son père, probablement pour l'empêcher de vivre dans un pays en état de conflit permanent, ne lui permettront pas de vivre cette expérience. Plusieurs amis juifs français d'origine aisée témoigneront toujours de l'impact positif et durable de cette vie communautaire en faveur d'une « noble » cause pour

eux. Albert a toujours eu beaucoup d'amis juifs. Il a même été souvent invité à des fêtes et des repas rituels.

Albert, dans sa stupidité profonde de Don Quichotte, croit qu'un tel objectif aurait pu être atteint si les deux communautés sémites, dont les origines remontent à Abraham, avaient uni leurs efforts, leur raison et leur intelligence pour prospérer dans ces terres arides.

Cependant, l'histoire en a décidé autrement. Deux peuples se déchirent depuis plus de soixante-dix ans alors qu'ils vivaient côte à côte sous l'Empire ottoman et la colonisation anglaise. Ils avaient certes des restrictions d'occupation de territoire dans les villes pour les juifs, mais ils étaient très appréciés pour leurs compétences et leur savoir-faire, et les autorités ottomanes ne les persécutèrent pas pour leur religion, ce qui leur permit d'exercer tous les métiers. Toutefois, le fait de monter à cheval ou de porter une épée leur était interdit. Ils auront un statut particulier de Dhimmis (ou « protégés ») au même titre que les chrétiens ou les autres religions du livre en étant soumis à des impôts spécifiques dont sont dispensés les musulmans soumis à la loi coranique. Leur sort sera beaucoup moins enviable dans les états catholiques, notamment en Espagne.